

## Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 10 octobre 1918

---

### Discours prononcé par M. Maurice MOREL, Professeur de Lettres

Jeunes Elèves,

L'heure est trop grave pour parler aujourd'hui devant vous de ce qui touche au présent ; puisqu'il faut cependant parler, que ce soit de l'avenir !

De quoi pourrions-nous entretenir plus volontiers la jeunesse ? N'est-elle pas à nos yeux l'avenir lui-même, le cher avenir vivant et respirant de la France, sur lequel nous nous penchons avec l'intérêt tendre et passionné du jardinier qui voit éclore les fleurs confiées à ses soins ? De votre côté, comme la marée est portée vers les grèves, c'est vers l'avenir que vous portez les rêves d'une imagination trop riche que le présent ne contient pas tout entière ; c'est dans l'avenir que vous entendez les appels mystérieux de la destinée. Vous parler d'avenir, c'est satisfaire à la fois à vos propres vœux, et aux préoccupations intimes de notre sollicitude.

Tandis que l'âge mûr envisage ordinairement l'avenir d'un front soucieux et que la vieillesse l'attend d'un cœur chagrin et contracté, c'est le privilège de votre âge de vous élancer vers lui avec une claire allégresse. En vain les Mentors qui veillent sur vos pas vous avertissent des épreuves qui vous attendent : ces épreuves, non seulement vous ne les redoutez pas, mais vous êtes curieux de les affronter, parce que vous vous sentez capables de les vaincre ; c'est même d'elles que l'avenir tire à vos yeux tout son prix, et peut-être seriez-vous moins pressés de le connaître, si vous étiez sûrs d'avance de n'y trouver jamais ni luttes à engager, ni palmes à conquérir.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Les jeunes gens seuls sont vraiment capables de sentir toute la force de ce vieux vers cornélien.

Félicitons-nous de ces fières dispositions morales. Aujourd'hui plus que jamais, il est bon, il est nécessaire de les trouver au cœur de la jeunesse française : jamais tant ni de si hautes épreuves n'auront été léguées par une guerre à la génération qui grandit. Réjouissez-vous, ouvriers de demain : l'œuvre qui vous attend est immense. Sans parler des ruines de toute sorte à réparer dans tous les domaines, des années d'inaction forcée dont il faudra couvrir les retards, des difficultés de tout ordre qui entraveront longtemps la reprise d'une activité normale, songeons dès à présent qu'à la lutte par les armes succédera une autre lutte, moins

glorieuse et moins sanglante, mais qui intéressera peut-être aussi gravement la vie même du pays : la lutte économique.

Elle sera d'autant plus ardente que la guerre l'aura plus longtemps suspendue. Quand à des froids rigoureux et tardifs qui ont longtemps retenu la sève dans les veines des arbres succèdent sans transition les premières tiédeurs, les tiédeurs fécondes du printemps, avec quelle violence la sève part ! Partout où elle se porte, on voit les bourgeons éclater, les feuilles s'ouvrir. L'arbre, chauve hier, verdoie aujourd'hui ; demain il sera chargé de fleurs. Ainsi, au lendemain d'une guerre qui les aura longtemps appesanties, se réveilleront toutes les formes de l'activité pacifique. Alors le destin des peuples dépendra de leur travail : malheur à celui qui, dans le réservoir de ses forces vitales, ne trouvera pas la force de renaître, de se ressaisir et de se faire une place au soleil. La concurrence entre eux sera implacable, et il s'agira pour chacun d'eux d'être parmi les plus nombreux, les mieux outillés, les mieux organisés, les plus actifs ... ou de ne plus être. L'épreuve sera particulièrement redoutable pour un pays comme le nôtre, à qui ses sacrifices héroïques auront coûté pendant la guerre des pertes plus profondes. Ces pertes l'auront anémié : d'où tirera-t-il un sang nouveau ? Lui restera-t-il assez de forces pour suffire à toutes les tâches, assez d'énergie pour en triompher ? Questions capitales ; et les réponses, c'est vous qui les fournirez.

En prévision de ces luttes de demain, quels hommes devra-t-on préparer dans les enfants d'aujourd'hui ? Je répondrai d'abord : des réalistes, je veux dire des hommes qui, plutôt que des préoccupations spéculatives, auront ce que Nietzsche appelle le sens de la terre, et qui, par une exploitation méthodique, sauront tirer de cette terre, antique et inépuisable nourrice, le breuvage sauveur de la force.

Mis devant un champ de pierres, ces hommes en feront sortir un champ de blé ; du désert de sable et de feu, ils feront jaillir la source ; enfermés dans un laboratoire de recherches, ils arracheront à la matière le secret de la composition d'un nouveau corps ; au fond d'une gorge âpre et nue, où roulait un torrent stérile, se monteront grâce à eux les usines qui tireront de la découverte de ce secret un parti immense ; explorateurs, ils ouvriront au commerce des sentiers nouveaux ; commerçants, ils créeront au loin des comptoirs ; hommes d'affaires, ils lanceront dans des entreprises hardies des ruisseaux d'argent qui leur reviendront en fleuves d'or. A vingt ans, ils n'avaient pas un sou vaillant ; à quarante, leurs exploitations, leurs inventions, leur industrie, leur commerce fera vivre cent familles et sera pour le pays une source de bienfaits. Voilà les hommes qu'il faudra demain pour panser les blessures de la France, pour ramener dans ses veines la santé et la vie, j'entends la vie du corps ... mais sans celle-ci, je vous prie, l'autre est-elle possible ?

L'Université, qui, en donnant au pays le plus pur de son sang et en contribuant à entretenir l'espérance et la foi au fond de vos âmes, a si noblement rempli ce qu'on pouvait attendre d'elle, aura demain une autre tâche : ce sera de préparer ces formations futures d'hommes nécessaires. Par quelles voies et à la suite de quelles réformes y parviendra-t-elle le mieux ? ceux-là le rechercheront qui auront à élaborer cette refonte générale des ordres de l'enseignement qu'on nous annonce et dont le premier objet sera sans doute de mettre l'enseignement de demain en harmonie avec les nouvelles conditions de vie. Quant à vous, jeunes élèves, c'est dans vos rangs que sera recrutée cette armée pacifique d'inventeurs, d'industriels, de commerçants, de professionnels, d'hommes d'affaires et d'hommes d'action

dont la France aura besoin. A ceux-là l'Université proposera un idéal pratique, et elle leur mettra en main les moyens de le réaliser ; elle s'efforcera de donner à leur esprit un tour positif, et à leur caractère les deux qualités qui les armeront le mieux pour la lutte, à savoir l'initiative qui tente et l'audace qui réussit.

Si pressant toutefois, si grave, si capital que soit l'intérêt qui s'attache à ce qu'un grand nombre d'entre vous réalisent cet idéal pratique dont j'ai parlé, je poserai maintenant devant vous une question : serait-il souhaitable que cet idéal devint celui de tous les Français ? Est-ce seulement en ramassant en vue de la lutte pour la vie toutes les forces intellectuelles et morales que la France remplira son destin ? Bien haut, il faut proclamer que non.

Imaginez un instant, je vous prie, une France aussi parfaitement transformée que possible par le commerce, l'agriculture, la banque et l'industrie : que d'usines ! que de coffres-forts ! que de hauts fourneaux ! que de voies ferrées ! quel mouvement dans les ports ! quelle fertilité dans les campagnes ! Je crois avoir réalisés chez nous les rêves poétiques prêtés jadis par A. de Musset à l'immortel Dupont :

« Ce seront partout que houilles et bitumes,  
Trottoirs, mesures, champs plantés de bons légumes,  
Carottes, fèves, pois ...  
Sur deux rayons de fer un chemin magnifique  
De Paris à Pékin ceindra ma république ...  
Le monde sera propre et net comme une écuelle,  
Et le globe rasé, sans barbe ni cheveux,  
Comme un grand potiron roulera dans les cieux.

Si plantureux que soit le tableau, que manquerait-il à une France qui serait faite à cette image ? Demandez-le aux hommes de science : ils vous répondront qu'il lui manquerait le culte désintéressé du vrai, d'où la science tire sa suprême noblesse. Il lui manquerait, diront les philosophes, un sentiment plus élevé de la vie. Il lui manquerait, diront les amis des belles-lettres, la notion des idées générales léguées par le passé, la connaissance des chefs-d'œuvre de notre génie national, la culture exquise et charmante du jugement et du goût. Il lui manquerait, ajouteront les artistes, l'hommage d'adoration que toute nation doit rendre, par la voix de ceux qui y sont sensibles, à la Beauté, reine du monde. Et pour unifier toutes ces réponses, nous dirons nous-mêmes qu'il lui manquerait cette culture de l'esprit et du cœur dont vous recevez au Lycée les premiers éléments, culture qu'on appelait autrefois générale et que j'appellerais volontiers humaine, parce que c'est elle qui assure à l'homme son plus noble épanouissement. Malheur à celui qui, au nom d'un intérêt pratique, si légitime, si pressant qu'il puisse être, songerait, je ne dis pas à supprimer cette culture (la pensée même en est impossible), mais à en contester la valeur, à en réduire l'importance, à en diminuer la dignité : celui-là, je ne crains pas de le dire, porterait une atteinte mortelle au bon génie de la France.

D'où la France, en effet, tire-t-elle le meilleur de son influence et de cet aimable prestige qu'elle exerce dans le monde ? D'où part ce rayonnement heureux qu'elle répand au loin et qui lui attire, par-delà les mers, des sympathies qui semblent d'autant plus ardentes qu'elles sont plus lointaines ? Est-ce de ses ressources naturelles ? est-ce de son blé et de la puissance productive de ses usines ? est-ce de la profondeur de ses coffres-forts ? est-ce même du

poids de ses armes ? ou n'est-ce pas plutôt de son clair génie, du caractère universelle qu'elle sait donner à toute idée avant de la lancer dans le monde, de la forme classique où elle enferme naturellement toutes les productions de son art ? n'est-ce pas de son culte désintéressé du droit, de son attachement aux idées de justice et de liberté ? n'est-ce pas enfin de ce don qu'aucun pays ne semble avoir reçu au même degré, d'imprimer je ne sais quoi d'humain à tout ce qu'elle touche ? Voilà de quoi elle a raison d'être fière ! voilà ce qui lui inspire la douce et altière chanson que, selon V. Hugo, elle chante depuis si longtemps aux oreilles des peuples charmés :

O bonne France invincible,  
Chante ta chanson paisible,  
Chante et regarde le ciel !  
Ta voix, joyeuse et profonde,  
Est l'espérance du monde,  
O grand peuple fraternel !

C'est encore dans vos rangs, mes amis, que se recruteront plus tard les penseurs, les artistes, les savants, les éducateurs, les maîtres appelés à conserver et à accroître chez nous ce dépôt sacré de la culture humaine : ceux-là seront la minorité, sans doute, mais une minorité précieuse, celle qui, du haut de la grève symbolique, surveillera à l'horizon l'étoile divine qui monte, Stella, l'étoile dont les rayons s'appellent la Science, la Poésie, la Beauté, la Lumière ; étoile aimée pour laquelle le poète a épuisé les formes de l'adoration la plus fervente :

Elle resplendissait au fond du ciel lointain,  
Dans une blancheur molle, infinie et charmante.  
Aquilon s'enfuyait, emportant la tourmente.  
L'astre éclatant changeait la nuée en duvet.  
C'était une clarté qui pensait, qui vivait ;  
Elle apaisait l'écueil où la vague déferle ;  
On croyait voir une âme à travers une perle.  
Il faisait nuit encor, l'ombre régnait en vain,  
Le ciel s'illuminait d'un sourire divin,  
La lueur argentait le haut du mât qui penche ;  
Le navire était noir, mais la voile était blanche ;  
Des goélands debout sur un escarpement,  
Attentifs, contemplaient l'étoile gravement  
Comme un oiseau céleste et fait d'une étincelle.  
L'océan qui ressemble au peuple allait vers elle,  
Et, rugissant tout bas, la regardait briller,  
Et semblait avoir peur de la faire envoler ...

Qui serait assez barbare pour ne pas chérir un astre si pur, si émouvant, si évidemment divin, et pour ne pas veiller fidèlement à ce qu'il ne pâlisse et ne s'éteigne jamais à l'horizon de notre pays ?

J'irai plus loin. M'adressant à ceux-là mêmes qui, parmi vous, auront plus tard une vie active, absorbée par des soucis d'ordre positif, je dirai : A quoi que vos occupations vous appellent, quelle que soit la place où vous aura portés la fortune ou votre bon génie, élevez parfois vos regards vers l'étoile, et sachez trouver de temps en temps une heure pour répondre à l'appel

muet de son rayon bien-aimé. Chérissez le beau et clair savoir, les hautes pensées, le discours ardent qu'inspire une cause juste, le poème ému où tremble une larme, la toile aux lignes émouvantes, aux tons profonds et sourds, la belle statue au contour ferme, mais dont le marbre vivant frémit. Esprits trop positifs, ne dites pas : la pensée pure, le savoir, la beauté, qu'est-ce que cela rapporte ? Cela serait d'une âme mercenaire, et par surcroît cela serait une erreur : sans doute les profits que vous retirerez de cette communion avec l'idéal ne sont pas de ceux qui s'inscrivent sur les livres de comptes des commerçants ; mais vous voyez bien que c'est précisément ce qui en fait le prix. Par là, vous vous élèverez au-dessus des distractions, souvent niaises, ou des plaisirs, souvent épais. Les délasséments que vous en tirerez seront nobles. Votre esprit en sortira plus grand, plus souple, capable d'un plus large essor ; votre âme y contractera cette forte et inaltérable sérénité qu'on ne respire que sur les sommets.

Ne dites pas non plus : « L'idéal et le réel sont deux maîtres qu'on ne peut servir à la fois ; l'action exclut la pensée, et les affaires sont les affaires ! » Un tel langage ne convient qu'aux natures médiocres. Une nature riche et forte saura concilier ce qui semble incompatible, et la culture lui sera toujours accessible par quelque endroit. Dans *Le livre de mon ami*, Anatole France rapporte qu'au temps où il était écolier les tragédies grecques lui donnaient les plus nobles rêves qu'un enfant ait jamais eus. Il lisait, les soirs d'hiver, sous les réverbères et devant les vitrines éclairées des boutiques des vers qu'il se récitait ensuite à mi-voix en marchant. Ces vers évoquaient à ses yeux des figures divines, des bras d'ivoire tombant sur des tuniques blanches, et il entendait des voix plus belles que la plus belle musique, qui se lamentaient harmonieusement.

« La réalité ne me gâtait point mon rêve, ajoute-t-il. Un soir, je lus des vers d'*Antigone* à la lanterne d'un marchand de marrons, et je ne puis pas, après un quart de siècle, me rappeler ce vers :

O tombeau, ô lit nuptial !...

sans revoir l'Auvergnat soufflant dans un sac de papier, et sans sentir à mon côté la chaleur de la poêle où rôtissaient les marrons. Et le souvenir de ce brave homme se mêle harmonieusement dans ma mémoire aux lamentations de la vierge thébaine. »

Admirable symbole, bien digne d'être proposé à vos méditations ! Le marchand de marrons représente ici la vie utile et rude avec ses pesants soucis et sa tâche incessamment renouvelée, comme les appétits auxquels elle a à satisfaire. La vie idéale, avec sa pure et un peu lointaine beauté, c'est Antigone. Entre les deux figures, quel contraste ! Et pourtant, dans l'heureux génie de l'enfant, elles ne se faisaient pas tort l'une à l'autre. Puissiez-vous un jour les unir ainsi et les accorder au fond de vous-mêmes avec la même grâce et la même aisance !

## **Maurice MOREL**

( )

*Agrégé de lettres (1896)*

*Professeur à Buffon (de 1913-1914 à 1932-1933)*